AUGUSTE LACAUSSADE 1815–1897

Le poète et la vie — VI

Mais quoi ! voulant chanter, voici que ta voix pleure,
Muse ! Le siècle est sourd et la plainte est un leurre.
Pour moi, je prise peu ces lyriques accès :
Donc restons, en nos vers, prosaïque et français.

Ta bonne humeur, voilà toute ma convoitise,
Mère des vrais heureux, fraîche et grasse Bêtise !
Tes fils se portent bien ; et, quels que soient les temps,
Et le monde, et la vie, ils sont toujours contents.
Rien ne trouble chez eux l'égalité de l'âme.
Ce sont de bons fourreaux que n'use point la lame.
Que sur la terre en pleurs s'obscurcissent les cieux,
N'en dînant pas plus mal, ils n'en dorment que mieux.
Contre les maux publics cuirassés d'indolence,
Sourds aux clameurs d'autrui, digérant en silence,
Indifférents couchés sur leurs bonheurs épais,
Pareils au bœuf stupide, ils ruminent en paix.
D'un désastre privé si le trait les traverse,
En sursaut réveillés par la fortune adverse,
Ils disent simplement, cœurs patients et doux,
Que le ciel est aveugle et n'a soin que des fous.
Si le sort, leur versant les nectars de la terre,
De liquides rubis couronne leur cratère,
Leur tranquille égoïsme y boit modérément ;
Ils savent être heureux imperturbablement !
Tant ils sont convaincus, saturés de largesse,
Que des dieux leur fortune atteste la sagesse.
Seulement, pour ces cœurs résignés aux bienfaits
Du ciel, les mécontents sont des esprits mal faits.
Au bord des étangs verts où sa pâture grouille,
Le héron mange ainsi gravement sa grenouille,
Et s'étonne des cris que pousse au fond des airs

L’aigle battu des vents ou brûlé des éclairs ;
Très sage, il en conclut, en savourant sa proie,
Qu’un aigle, quoi qu’on dise, a moins d’esprit qu’une oie.

Dieu juste ! et c’est donc là la vie ! Et le héron,
Le satisfait repu, l’égoïste poltron,
Insultera toujours ceux-là qui dans leur voie
S’en vont sous les éclairs où ta main les envoie !
Et ce n’est point assez des tourmentes du ciel,
Il faut boire l’outrage et l’éponge de fiel,
Et s’entendre crier par des goujats immondes
Que tout est pour le mieux dans ce meilleur des mondes !
Quoi ! leurs maux, à tout prendre, ils les ont mérités !…
O des biens d’ici-bas vous les déshérités,
A ces bâtards du cœur et de l’intelligence
Montrez-vous ! produisez vos titres de naissance !
A l’astre paternel votre droit est pareil,
Poètes ! réclamez votre place au soleil.